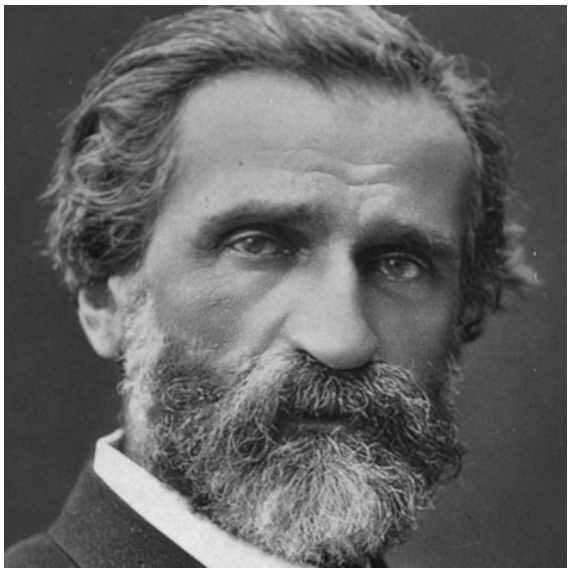
Compte rendu, opéra. Parme. Teatro Regio, le 15 octobre 2017. Verdi : Falstaff II. Kiria … – Frizza / Spirei.



Compte rendu, opéra. Parme. Teatro Regio, le 15 octobre 2017. Verdi : Falstaff II. Kiria … – Frizza / Spirei. Poursuivant notre parcours parmesan, nous assistons à une seconde représentation de Falstaff. L'idée est de mesurer le deuxième baryton proposé par le Teatro Regio, dans le rôle-titre et d'en dégager les conclusions que leur comparaison fait naître… En effet, pour permettre à Roberto De Candia d'assurer une représentation de Fra diavolo à Rome, le Teatro Regio de Parme a invité le baryton géorgien Misha Kiria à chanter un unique Falstaff en ses murs. Comme nous avons déjà évoqué la mise en scène dans notre précédente chronique du 5 octobre dernier, nous n'y reviendrons pas. Distinguons surtout ce qui fait l'attrait du jeu scénique et vocal des chanteurs, la participation des musiciens et du chef.

Falstaff 2 à Parme : Une alternance réussi

En ce qui concerne le coté scénique, le Falstaff de **Misha Kiria** est plus truculent, plus drôle aussi que celui de **Roberto De Candia**. De Candia ne manque pourtant pas de dynamisme ni d'une certaine vis comica mais il se montre quand même un peu plus sérieux que son collègue. Si Kiria parvient à

faire rire le public en accentuant le relief comique du personnage-titre, vocalement il a encore beaucoup à faire. Si les « airs » de Falstaff, « *Ehi paggio … L'onore ! Ladri !* » et « *Mondo ladro ! Mondo rubaldo ! Reo mondo !* », sont interprétés avec gouaille, sur la totalité de la soirée, il se montre légèrement en deçà de ses partenaires. Amarilli Nizza, complètement rétablie, se montre plus canaille et retorse que lors de la précédente représentation (5 octobre). Quant à la voix, on ne trouve plus trace du virus qui l'avait handicapée pour les deux premières soirées. A l'inverse, c'est Giorgio Caoduro qui a été annoncé souffrant ; s'il n'était effectivement pas au top mais tout de même bien chantant, le baryton italien est toujours aussi déchaîné et son Ford savoureux, est un faux méchant au grand cœur.

Dans la fosse Riccardo Frizza dirige la Filarmonica avec un brin de malice en voyant Kiria faire de Falstaff un personnage comique avec, au fond, la conscience plus ou moins assumée qu'il se fait manipuler.

Cette troisième représentation permet de mesurer le Falstaff très prometteur de Misha Kiria. Car le baryton géorgien ne peut poursuivre ses engagements qu'en s'améliorant. Cette alternance nous aura permis de repérer les multiples facettes d'un personnage plus complexe qu'il ne le laisse voir au premier abord. Preuve est donné également qu'il n'existe pas une représentation semblable aux autres, y compris quand elle est défendue par le même orchestre, le même chef et la majorité des chanteurs sur les planches.

_____

Parme. Teatro Regio, le 15 octobre 2017. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Falstaff opéra en quatre actes sur un livret d'Arrigo Boito d'après Les joyeuses commères de Windsor et Henri IV de William Shakespeare. Misha Kiria, Falstaff, Amarilli Nizza, Alice Ford, Giorgio Caoduro, Ford, Damiana Mizzi, Nanetta, Francisco Gatell, Fenton, Sonia Prina, mrs

Quickly, Jurgita Adamonyte, Meg Page, Grégory Bonfatti, Dr Caius, Andrea Giovanini, Bardolfo, Federico Benetti, Pistola. Filarmonica Arturo Toscanini, choeur du Teatro Regio de Parme, Riccardo Frizza, direction. Jacopo Spirei,mise en scène, Nikolaus Webern, scénographie, Silvia Aymonino, costumes, Fiametta Baldisers,lumières

---

CD, compte rendu critique. FAURE : Philippe Cassard, Jacques Mercier (1 cd La Dolce Volta).



CD, compte rendu critique. FAURE : Philippe Cassard, Jacques Mercier (1 cd La Dolce Volta). Le programme mêle pièces pour piano seul (*Nocturnes* n°2, n°4 et 11), pour orchestre sans piano (Suite de *Pelléas*, ouverture de *Pénélope*) et évidemment, partitions concertantes réunissant les deux (*Ballade* et *Fantaisie*). Soit plus d'une heure de pure Fauré dont toujours quelque soit la durée et l'orchestration, quelque soit la ligne mélodique et la parure harmonique-, l'élégance, suprême, souveraine, s'impose à nous.

Il faut bien toute la délicatesse digitale et cette fluidité enivrée dont est généreux le pianiste **Philippe Cassard**, pour exprimer la profonde vitalité des *Nocturnes* (en particulier la fougue schumannienne de l'épisode central du n°2), et plus encore, ce qui fait basculer le n°4 dans l'onirisme suspendu du Tristan de Wagner, … rien de moins. Connaisseur, praticien de longue date d'un Fauré à la fois complice et conteur, **Philippe Cassard** qui doit cette passion fauréenne à ses professeurs de piano (Lazare-Lévy, puis Dominique Merlet, lui-même disciple de Roger-Ducasse, un proche de Fauré), s'épanouit en terres d'élection, restituant dans ce terreau élégantissime, toutes les références et le bouillonnement inventif, ce goût des climats sensuels et éthérés qui sont la marque de *Fauré l'aristocrate*. Raffiné mais jamais superficiel ; racé sans être artificiel. L'inspiration du pianiste exprime au contraire tout ce qu'ont d'intérieur, de profond voire de grave et d'inquiétude rentrée et polissée, les 3 sublimes *Nocturnes* sélectionnés parmi un catalogue abondant (sur les 13 *Nocturnes* laissés par le compositeur, élève et ami de Saint-Saëns).

Élégance Fauréenne



Au nombre des riches révélations de ce recueil monographique, distinguons surtout l'énergie irrésistible et visionnaire de la **Fantaisie**, composée par un septuagénaire quasi sourd, encore inspiré par une imagination féconde et sans limite portée par le chant étincelant du piano : ni effet, ni bavardage, mais l'essence de la musique. Rien de narratif ici, mais une pensée qui expérimente dans la forme concertante, où la musique jamais narrative, devient temps, espace, action. Simultanément à son

unique Quatuor qui recueille l'expérience et la réflexion de la maturité ultime, la **Fantaisie opus 111** est écrite à la fin de la guerre (été 1918). Il n'est guère que les Concertos pour piano de Saint-Saëns qui atteignent cette liberté à la fois concise et directe ; en 3 mouvements (*Allegro molto moderato, Allegro vivace, Allegro molto moderato*), sa coupe énergique, sa détermination mesurée, cet élan viscéral sont d'autant plus poignants de la part d'un auteur physiquement diminué…



Philippe Cassard en restitue la santé active, une bonhommie voire une insouciance qui cible la plénitude avec une orchestre prêt à répondre et à jouer. Le piano danse, caresse l'opulente soie orchestrale et semble dialoguer avec elle. **Jacques Mercier** détaille, Cassard stimule et trouve un juste équilibre où rayonne l'instinct de plus en plus enivré du compositeur. Sa vitalité lumineuse affirme dans la vieillesse une énergie sans faille, la plénitude de ses forces vitales. Belle révélation. Comme l'est, à l'extrémité opposée de la carrière, la *Ballade* et son naturel souple et coulant jusqu'à l'extase finale, traversé de chants d'oiseaux (1881).

L'Orchestre national de Lorraine fait valoir ses qualités de couleurs et de narration dans les deux incursions lyriques dont ici, la puissante ivresse de l'orchestre séduit immédiatement : la Suite de *Pelléas et Mélisande* opus 80, soit 16mn, concentre en 4 épisodes, le drame énigmatique des amants maudits conçu à partir d'une adaptation londonienne d'après Maeterlinck en 1898. Temps forts de ce cycle à l'orchestration aussi transparente qu'éblouissante : *la Fileuse* (qui évoque l'activité avérée de Mélisande filant sa quenouille pour tuer son ennui dans le château d'Allemonde : un aspect écarté chez Debussy), et surtout la mort de Mélisande, suggéré par le *Molto adagio* final, … immersion dans la tendresse la plus

mystérieuse. Car Mélisande demeure une énigme, avant, pendant après sa vie terrestre.

L'ouverture de *Pénélope* (opéra créé à Monte-Carlo en 1907) confirme et l'élégance naturelle du Fauré inspiré par Homère, et les vertus expressives de l'orchestre lorrain sous la direction de **Jacques Mercier**. La tonalité de sol mineur, à la fois amoureuse et introspective combine le portrait des amants séparés : la triste attente de Pénélope, puis l'éclat viril d'Ulysse, avant leurs retrouvailles finales.

Idéalement équilibré, entre les pièces intimistes, graves et profondes (éclairs dissonants du funèbre *Nocturne* n°11 de 1913, de loin la pièce la plus impressionnante par son introspection calme, sereine) et les partitions dramatiques liées à la scène, le programme édité par **La Dolce Volta** est une entrée magistralement réussie, parfaitement emblématique, pour mieux pénétrer le génie de Gabriel Fauré. C'est aussi une réalisation éditoriale tout à fait dans la ligne artistique du label français qui a choisi l'élégance et le raffinement comme qualités affichées de sa marque. En ce sens, rien n'égale la classe de Fauré. Fond et forme s'accordent donc.

CD, compte rendu critique. GABRIEL FAURÉ : Nocturnes, Ballade, Fantaisie, Suite Pelléas et Mélisande. Philippe Cassard, piano. Orch National de Lorraine. Jacques Mercier, direction (1 cd La Dolce Volta – 1h08mn – enregistrement réalisé en juillet 2016 à l'Arsenal de Metz). CLIC de classiquenews, octobre 2017



LIRE aussi notre critique complète du concert Fauré, Ravel Franck par les mêmes inteprètes : Philippe Cassard et l'Orchestre Nat de Lorraine / Jacques Mercier, à Metz, Arsenal, Grande Salle, le 13 octobre 2017 (Philippe Cassard y jouait la Ballade et en bis, le Nocturne n°2).

_____

LIRE aussi notre **critique du cd LA DOLCE VOLTA : Pascal Amoyel joue les Polonaises de Chopin – clci de classiquenews de mai 2016**

VOIR aussi notre reportage vidéo PASCAL AMOYEL joue les Polonaises de Chopin / La Dolce Volta

---

AVIGNON. Musiques médiévale pour claviers au Palais des Papes

AVIGNON, le 28 octobre 2017. Au Palais des Papes, DUO MESCOLANZA. Ce duo surprend d'abord par son alliage inédit de timbres instrumentaux, qui étonne aujourd'hui, mais qui au Moyen Age, en Avignon et précisément à la Cour pontificale au XIVè, était très apprécié des puissants et riches politiques. Ainsi logiquement dans un lieu emblématique de ce courant artistique et musical, la Grande Chapelle du Palais des Papes en Avignon, Christina Alis Rauch et Julien Ferrando tiennent

l’affiche du 2è concert de la nouvelle saison 2017-2018 du festival MUSIQUE BAROQUE EN AVIGNON. Les deux artistes expriment la vitalité de la musique pour clavier des XIV et XVè siècle en France et en Italie du nord, soit un voyage musical (et organologique) réalisé d’après les principales sources historiques encore accessibles, telles que le codex Faenza et le livre d’orgue buxheimer orgelbuch. il s’agit entre autres de se (re)familiariser avec les performances acoustiques et sonores des instruments emblématiques des recherches du Duo Mescolanza : le clavicytherium médiéval et l’organetto. Avec d’autant plus d’intérêt que les œuvres sont jouées dans le lieu même où elles ont été écrites. Le concert n’est pas seulement la découverte de timbres oubliés, c’est aussi une formidable expérience sonore où les instruments résonnent dans l’espace pour lequel ils ont été produits.



Samedi 28 octobre 2017
Palais des Papes / Grande Chapelle à 20h30
DUO MESCOLANZA
CHRISTINA ALIS RAUCH et JULIEN FERRANDO
clavicythériums – orgues portatifs

Tarif : à partir de 8 €
Billetterie sur http://www.operagrandavignon.fr, à l’Opéra Grand Avignon, et sur place le soir du concert.

Programme :

«***Musica instrumentalis tactuum***»

Musiques pour clavier XIVème et XVème siècles en France et Italie du nord

Au temps des polyphonies de Saint-Martial et de l'ars antiqua …
De l'autre côté du Rhone… la cour de France I.
Les cours italiennes
De l'autre côté du Rhone… la cour de France II.
La fin du Schisme et le concile de Constance…
La cour d'Aragon

CONFERENCE. Concert précédé par une conférence donnée par **Cristina Alis Raurich et Julien Ferrando, le même jour, samedi 28 octobre à 11h salle du Trésorier, Centre de congrès du Palais des papes** : Ars Tatoris Instrumentorum ou l'art de la musique pour clavier au XIVème et XVème.
Entre le XIVème et le XVème siècle, la musique instrumentale et plus particulièrement la musique pour clavier (Orgues, Clavicymbalium et Clavicytherium) se développe dans les plus grandes cours d'Europe. Ces répertoires sont issus d'une expérience musicale qui remonte bien au-delà de cette période et plus précisément dès le IXème siècle à l'époque de l'arrivée de l'orgue byzantin dans l'Europe Carolingienne. La conférence propose d'explorer les pratiques et les gestes

musicaux du Moyen-Âge, mais également les instruments et leurs répertoires qui seront le terreau des plus grands compositeurs de la Renaissance et du Baroque tels que Sweelinck et Frescobaldi.

_____



PORTRAIT. Le Duo Mescolanza dédie son activité musicale et scientifique au répertoire instrumental médiéval du XIVe au XVe siècle. Il est dirigé par le musicologue et claviériste Julien Ferrando. Les parcours musicaux diversifiés et les

instruments anciens des artistes qui le composent permettent à Mescolanza d'offrir des programmes d'une grande richesse musicale et interprétative autour de la musique médiévale : proposer des « relectures » des musiques patrimoniales entre interprétation et recréation, reconstruction instrumentale. Autour des pièces pour le clavier et pour la voix des XIVème et XVème siècles, le Duo propose ainsi la recréation d'un instrumentarium principal tel que le clavicytherium médiéval et l'organetto. Mescolanza cultive de nouveaux métissages entre l'improvisation, la musique contemporaine, les nouvelles technologies.

En 2017, l'organiste catalane Cristina Alis Raurich, chercheuse et spécialiste de la musique médiévale, collabore avec Julien Ferrando et compose avec lui, le Duo Mescolanza, autour d'un programme sur la musique pour clavier au temps des Papes d'Avignon. Sa spécialisation, son parcours et son talent de claviériste enrichit le travail musical amorcé avec son partenaire. Les deux artistes ont réalisé une résidence à l'abbaye de Royaumont.

Passionné par la musique ancienne, Julien Ferrando s'est très vite orienté vers l'étude du clavecin et de la musique baroque. Dans un esprit de recherche et d'expérimentation ; il fonde avec Jean-Marc Montera, le Groupe de Recherche et d'Improvisation musicales de Marseille et avec Jean-Michel Robert, un trio d'improvisation contemporaine qui mêle pratiques anciennes et actuelles. Il crée le Duo Mescolanza en 2009.

La nouvelle saison BAROQUE EN AVIGNON, 9 concerts d'exception jusqu'au 13 mai 2018.

Prochain concert : samedi 28 octobre 2017 – 20h30 Palais des

Papes / Grande Chapelle : DUO MESCOLANZA /CHRISTINA ALIS RAUCH , JULIEN FERRANDO, clavicythériums – orgues portatifs. Au programme, musique des XIVè et XVème siècle à la Cour des Papes en Avignon (certaines pièces ont été créées pour la Chapelle avignonaise).



CD, vidéo : Jay Bernfeld / Fuoco E Cenere jouent Marin Marais (teaser 2)



CD, CLIP VIDEO. MARIN MARAIS : Folies d'Espagne. Jay Bernfeld, Fuoco E Cenere (1 cd Paraty, juin 2016). MARAIS élucidé. On ne saurait exprimer précisément la satisfaction que procure l'écoute de ce programme enchanteur dédié au compositeur

et gambiste Marin Marais (1656-1728). Il résoud de loin et à très haut niveau, le mouvement et l'esprit, l'expressivité et l'intériorité. Parution du cd événement, ce 29 septembre 2017.



Plus de 350 ans ont passé mais le flambeau est ravivé intact dans le jeu intense, intérieur, élégant, naturel de Jay Bernfeld, fondateur de son propre ensemble, Fuoco e Cenere. Le feu, la cendre (si l'on reprend le titre du collectif), une équation qui prend corps et affirme une plénitude souveraine. Jouer les Livres III et V, respectivement de 1711 puis 1725,… remonter à la source d'une éloquence conquérante et nostalgique à la fois, permet ce bain d'ivresse et de vertiges, de regrets et de soupirs qui composent toute la langue d'un Marais équilibriste et funambule entre Sainte-Colombe et Lully. Son génie n'en est que mieux dévoilé, mesuré, exprimé. L'album obtient donc le CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017 ; il demeure notre meilleure surprise parmi les cd baroques récemment reçus pour cette rentrée 2017. Nul doute qu'il ne devienne le fleuron des pépites baroques du label PARATY, au même tire que le HANDEL/RAMEAU de l'ensemble Naïs ; le JS Bach d'Alia Mens… **LIRE la suite de notre compte rendu critique du cd MARIN MARAIS : Folies d'Espagne (1 cd PARATY / Jay Bernfeld / Paraty 2016)**

CLIP VIDEO 2… Dans ce clip vidéo 2 réalisé par Fuoco E Cenere, les instrumentistes jouent la Chaconne en sol mineur (Livre V – 1725 – 3mn30)… Commentaire de notre rédacteur Benjamin Ballifh à propos de la Chaconne qui conclut la Suite en Sol mineur : « … *Enfin la Chaconne finale (19) rattache à la vie, à l'espoir d'une résurrection : le passage entre ce qui précède et ce qui s'accomplit ici, demeure la transition la plus passionnante de l'album. Le balancement pudique et mesuré et pourtant saisissant de rebond organique, est d'un balancement d'une ivresse irrésistible. Le geste est bien celui d'un interprète très à la pointe de la syntaxe Marais. Un compagnonage et une connaissance familière que Jay Bernfeld*

est l'un des rares gambistes à pouvoir incarner aujourd'hui. » (extrait de la grande critique péri sur CLASSIQUENEWS)

Jay Bernfeld, viola da gamba and direction / viole de gambe et direction
Ronald Martin Alonso, viola da gamba / viole de gambe
André Henrich, théorbe / theorbo
Bertrand Cuiller, clavecin / harpsichord

Enregistrement / Recording : Juin / June 2016, Église de Lassay-sur-Croisne. **VOIR aussi le CLIP vidéo 1** : Jay Bernfeld et Fuoco & Cenere jouent quelques extraits de l'Allemande du Livre III, du Tombeau pour Marais le Cadet (Livre V), enfin du Charivary – concluant avec espièglerie et vivacité la Suite en Ré du Livre III de 1711…

Fuoco E Cenere / Jay Bernfeld
http://www.fuocoecenere.org/



Jay Bernfeld et sa viole magique (© Uit Bé Studio)

LIRE notre **dépêche annonce JAY BERNFELD joue Suites et Folies de Marin Marais …**

Compte-rendu, concert. METZ, Arsenal, le 13 octobre 2017. Fauré, Ravel, Franck. Ph. Cassard, piano. Orch Nat de Lorraine. Jacques Mercier

Compte-rendu, concert. METZ, Arsenal, le 13 octobre 2017. Fauré, Ravel, Franck. Ph. Cassard, piano. Orch Nat de Lorraine. Jacques Mercier, direction. **ESSOR SYMPHONIQUE ET CONCERTANT A METZ…** C'est un bain de musique française, romantique et moderne, auquel nous invite le fabuleux programme de cette soirée à l'Arsenal. La salle aux proportions idéales, douée d'un acoustique très correcte pour le symphonique et le concertant, montre combien la Cité messine a d'atours aujourd'hui pour séduire et même captiver le mélomane, néophyte ou curieux, y compris les franciliens et les parisiens, … puisqu'en train, – s'il n'y a pas de retard à la SNCF, un PARIS-METZ dure moins d'1h30. Ce soir, **l'Orchestre national de Lorraine**, en résidence in loco, retrouve son chef, **Jacques Mercier** et le pianiste **Philippe Cassard**, après avoir enregistré un disque entièrement dédié à Gabriel Fauré (et qui sort le jour même chez La Dolce Volta : grande critique à venir sur classiquenews dans notre mag cd dvd livres).



FAURE EN BALLADE… Prolongement ou clin d'oeil à cette actualité discographique sur laquelle classiquenews reviendra cette semaine dans une longue critique dédiée, se distingue la première oeuvre du programme : une rareté composée par le jeune Gabriel Fauré : la **Ballade en fa dièse majeur opus 19 (1881)** qui en un développement libre, – proche d'une Romance intimiste et d'une fantaisie personnelle, touche par son ton de confession et de tendresse partagée.

Mais davantage qu'un intimisme assumé, c'est la sensualité et la vapeur d'un temps suspendu, comme secret mais immédiatement épanoui, que l'auteur cultive et sait faire durer ; sous les doigts riches en souplesse et teintes suggestives de **Philippe Cassard**, le tissu sonore et le caractère élégiaque de la pièce se déroulent avec une fluidité engageante. En moins de 13 mn, la pensée du jeune Fauré sait installer et approfondir un climat d'enchantement voluptueux et tranquille, d'une

indéniable magie poétique.



CONCERTO AMERICAIN DE RAVEL… Du **Concerto en sol de Ravel** joué par cœur, Philippe Cassard en verve et en affinité, joue la carte de la motricité nerveuse, finement contrasté, sans manquer l'infinie mélancolie en particulier dans le mouvement lent dont il sait exprimer la tension et la fragile inquiétude que le chant de la flûte et du cor anglais enveloppent enfin d'une douceur réconfortante. Toucher précis et voluptueux (là encore), facétieux aussi dans les trépidations rythmiques ciselées pas un Ravel « américanisé » (qui revient alors d'une tournée aux States outre-Atlantiques), le pianiste séduit irrésistiblement par son éloquence à la fois mesurée et intense.
Volubile, versatile, génie des couleurs et des atmosphères,

Ravel surgit en magicien et alchimiste des changements incessants, dans ce feu et cette « sorcellerie », totalement imprévisible, qui s'expriment librement sous les doigts du formidable conteur Cassard, à travers la direction efficace, économe de Jacques Mercier.



La soirée de musique française s'achève en apothéose avec la Ré mineur de Franck, chef d'œuvre du symphonisme romantique français créé en 1889, c'est à dire en plein wagnérisme. Pourtant rien de germanique dans ce souffle et cette construction qui utilisent avec intelligence le principe cyclique, cher au compositeur né liégeois (Belgique) mais français de coeur, grâce à la réitération des mêmes motifs présents dans chaque mouvement et qui en assure la cohésion interne, comme la clé fédératrice. D'ailleurs en un jeu savant, l'auteur rend possible la combinaison fusionnée des mouvements (ainsi constituant le mouvement central, l'andante et le scherzo qui suit, d'un nombre de mesures, identique, peuvent être superposés et joués simultanément).

L'Orchestre national de Lorraine s'attaque à un massif riche en atmosphères et en contrepoint très savamment élaboré , la clé étant donnée en fin de parcours dans le troisième mouvement où le sublime chant de la harpe réalise l'incandescence spirituelle et libératrice, en de graves et sombres accords arpégés.
Si Ravel regrette des poncifs « surannés à la Brahms », Debussy relève les procédés poétique du génie franckiste dont nous parlons. La puissance convole avec d'indéniables trouvailles d'orchestration, où s'épanouissent au fil de la partition des alliages de timbres, dignes d'un opéra maudit et lugubre, à mettre évidement en relation avec son triptyque précédent (ou poème-symphonie), également créé à Paris, mais avant en 1873, « Rédemption », où là encore, c'est toute la fine mécanique orchestrale qui est sollicitée pour que

surgissent après l’imprécision angoissante et maudite, le miracle d’une révélation finale et l’élévation salvatrice tant espérée. En somme une construction à la Liszt (l’inventeur du poème symphonique) que Franck admirait et dont il reprend le principe dramaturgique : au sombre et au lugubre préalablement développé, succède la lumière éblouissante.



Remarquable soirée orchestrale et concertante à METZ

Piano et orchestre

scintillants…
Vers la clarté

Ainsi, sous la direction (sans baguette) de **Jacques Mercier**, s'épaissit sans lourdeur, dès le début du cycle, le poison en son mystère (inquiétude des frémissants violoncelles qui citent Les Préludes de Liszt). Puis c'est toute la colonne des bois (clarinettes et bassons) qui semble comme éclairer de l'intérieur, ce grouillement des enfers, prélude au déferlement qui suit (démonisme des basson et des cors). Couleurs de l'angoisse, Gravitas forcenée mais harmoniquement variée et instrumentalement ciselée… le travail du chef s'inscrit d'emblée dans l'intensité sonore, et profitant de l'amplification naturelle de la salle de l'Arsenal, joue sur des tutti fracassants, qui affirment immédiatement le souffle incroyable de l'unique Symphonie de Franck.

Dans le mouvement central qui est à la fois Andante et Scherzo, on relève le climat hypnotique et lui aussi d'un lugubre berliozien, de la marche funèbre où rit bonnement entre mélancolie et inquiétude, le chant du cor anglais sur les pizzicatis de la harpe et des cordes. Jacques Mercier trouve un ton juste entre majesté et mystère, secret et plénitude d'un rituel oublié. L'équilibre des pupitres, la lisibilité de chaque phrase instrumentale, passant d'un timbre à l'autre, offre ce bain symphonique que l'on attendait dans une partition jamais usée. Dans le Scherzo enchaîné, on admire en particulier la suavité heureuse de la clarinette (si subtilement alliée au cor et à la flûte : tout le génie de Franck est là, dans ces détails et précisions d'orchestration, porteurs de magie sonore).
Aussi détaillé qu'expressif, Jacques Mercier révèle dans le Finale, – autre tour de force sur le plan de l'écriture-, ce jeu formel d'un équilibre structurel étonnant (qui aura

échapper à Ravel), où tous les thèmes sont réitérés mais sous une forme renouvelée, géniale possibilité de la forme cyclique si chère au compositeur. Le souffle héroïque, la somptuosité mesurée de la fanfare de cuivres (qui rappelle et Dvorak et Bruckner), les brumes wagnériennes qui diffusent juste avant l'éclosion du prodigieux effet de la harpe sonore et grave (sommet libératoire du cycle)… tout nous est remarquablement dévoilé ce soir, avec un goût pour la plasticité parfois rugissante d'un orchestre idéalement tenu. Il ne faut ni trop détailler au risque de l'éparpillement, ni trop survoler au risque du schématisme. Mais accompagner et favoriser l'élan graduel et les reprises nombreuses, et les citations renouvelées, jaillissantes dans la riche texture orchestrale… Jacques Mercier choisit une voie médiane qui réussit l'intensité expressive, le geste toujours sobre de l'homme de synthèse qui a le sens de l'architecture et maîtrise l'analyse des somptueux cocktails de timbres précédemment évoqués. Comme la Ballade de Fauré initialement restituée, la Symphonie de Franck réalise son envol, de l'ombre « vers la clarté », selon le titre du programme de ce soir. Le chef poursuit ainsi dans l'opulence et l'éclat, sa dernière saison comme directeur musical de la phalange lorraine. Superbe soirée symphonique à l'Arsenal.

_____

Compte-rendu, concert. METZ, Arsenal, le 13 octobre 2017. Fauré : Ballade opus 19. Ravel : Concerto en sol majeur / Philippe Cassard, piano. FRANCK : Symphonie en ré mineur (1888). Avec l'Orchestre national de Lorraine sous la direction de Jacques Mercier.

LIRE aussi notre présentation du concert de Philippe Cassard

avec l’Orchestre national de Lorraine et Jacques Mercier : http://www.classiquenews.com/metz-philippe-cassard-joue-faure-et-ravel/

Crédit photographique: © Cyrille GUIR / Arsenal, Cité musicale, Metz 2017

Compte-rendu, concert. Parme, le 7 octobre 2017. Verdi : Requiem. Daniele Callegari, direction.

Compte-rendu, concert. Parme, le 7 octobre 2017. Verdi : Requiem. Daniele Callegari, direction. Nous avons évoqué précédemment les mesures et événements mis en place à Parme et dans toute l’Italie pour permettre aux plus jeunes d’accéder à la culture à moindre coût. Et ceux qui font partie des « corali delle voci bianchi e giovannili » ont l’occasion de participer à de courts concerts d’environ une heure à intervalle régulier. En octobre, ces concerts ont lieu dans une autre salle du Teatro Regio, dans les « Offs » du festival Verdi.

Requiem au Teatro Regio



En plus des quatre opéras programmés lors du festival, plusieurs concerts vocaux ou orchestraux ont lieu. A l'occasion du 10ème anniversaire de la mort de Luciano Pavarotti, natif de Modène (les deux villes ne sont pas très loin l'une de l'autre), le festival Verdi lui rend hommage en lui dédiant le premier des deux requiems programmés. La création du requiem de Verdi n'a pas été un long fleuve tranquille ; d'abord vu par Verdi comme une œuvre collective pour rendre hommage à Gioachino Rossini disparu en 1868, le projet s'est effacé faute d'entente entre les artistes. Puis avec le décès du poète Alessandro Manzoni, partisan comme Verdi de l'unité italienne, en 1871, le projet refait surface et le compositeur ressort de ses tiroirs le Dies Irae composé en 1868. Le requiem est finalement créé en 1874. C'est une œuvre si magistrale qu'elle pourrait s'apparenter à un opéra tant la voix, qu'il s'agisse du chœur ou des solistes, est mise en avant. Mais l'orchestre a aussi des pages très intenses, surtout dans le célèbre Dies Irae qui avance tel un fleuve en furie.

Très sollicités, le chœur du Teatro Regio et la Filarmonica Arturo Toscanini, assument trois des quatre opéras au programme du festival; ils donnent à entendre une performance quasi parfaite. Martino Faggiani a réalisé un excellent travail de préparation avec le chœur qui suit avec une précision millimétrée le chef d'orchestre Daniele Callegari lequel a été invité à diriger Jérusalem et le requiem. Pour cette œuvre qui nécessite douceur et autorité, la direction de Daniele Callegari est ferme, nerveuse, dynamique. Si le Requiem et le Kyrie sont dirigés tout en finesse, le fleuve en

furie qu'est le Dies Irae, est proche de la perfection, tant la colère de Dieu se manifeste encore après la fin du concert.

En ce qui concerne le quatuor vocal invité, nous avons du très bon et du moins bon. La surprise de la soirée est la soprano Anna Pirozzi qui abordait le chef d'œuvre de Verdi pour la première fois. Sa voix flamboyante assume sans faiblesse une partition terrible qui nécessite une tessiture large ; le médium est sain, les graves bien posés, les aigus superbes, la ligne de chant impeccable. Sûre d'elle, Pirozzi jette à peine un regard sur la partition ; si elle prend le pas sur Veronica Simeoni dans le Recordare, au point même de la couvrir à une ou deux reprises, elle chante le Libera me avec une belle assurance. En revanche nous nous interrogeons sur la mezzo soprano Veronica Simeoni justement; certes la voix est belle, veloutée, sombre avec un bel ambitus mais elle nous a semblé un peu courte. Et du milieu de la salle, il devenait difficile de l'entendre, étant couverte, soit par les autres solistes soit par l'orchestre. Veronica Simeoni ne démérite pourtant pas face à une partition aussi difficile que les opéras que composa Verdi durant sa longue carrière ; elle reste cependant en deça du niveau d'exigence auquel le Teatro Regio de Parme nous a habitué. Mêmes questions concernant le ténor Antonio Poli. Si le médium et les graves sont sains et bien projetés les aigus ne sont pas beaux : … plus hurlés que chantés. Et si l'Ingemisco est de meilleure tenue que le reste, la voix, elle ne semble pas complètement maîtrisée.

En revanche la basse Riccardo Zanellato affirme sa belle autorité pendant toute la soirée. Zanellato qui connait parfaitement le requiem, qu'il chante régulièrement, en cisèle chaque note avec art. Et le Confutatis prend des couleurs sombres et glaçantes.

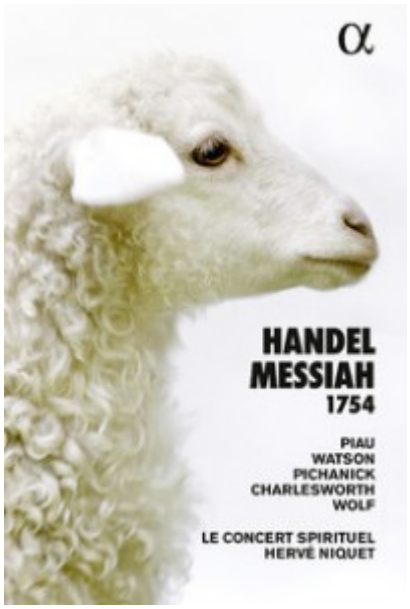
Le Requiem de Verdi, dont le dernier concert remonte à 2013, l'année du bicentenaire, a été dirigé de main de maître par Daniele Callegari qui a insufflé au chef d'œuvre du compositeur parmesan une force et une dynamique peu communes

mais nécessaire. Quel plus bel hommage Parme pouvait-elle rendre au grand artiste qu'était Luciano Pavarotti ?

_____

Compte-rendu, concert. Parme. Teatro Regio, le 7 octobre 2017. Verdi : Requiem. Anna Pirozzi, soprano, Veronica Simeoni, mezzo soprano, Antonio Poli, Riccardo Zanellato, basse. Filarmonica Arturo Toscanini, choeur du Teatro Regio de Parme: Daniele Callegari, direction.

CD, critique, compte-rendu. MESSIAH, Le Messie (Niquet, 2016 – 2 cd Alpha)



CD, critique, compte-rendu. MESSIAH, Le Messie (Niquet). D'emblée cette nouvelle version séduira par son galbe opératique et ses tempi allants, entraînants qui tournent rapidement à la machine opératique. Quitte à diluer, le chef prend manifestement cette option au risque d'une certaine superficiliaté d'ensemble. Question de style et d'esthétisme… que l'on acceptera volontiers car ici, il y a peu à regretter face à un geste indiscutablement cohérent. D'autant qu'il nous gratifie de la version peu jouée pour 5 solistes, soit 2 sopranos au lieu de l'unique habituelle : la multiplication des voix féminines solistes ainsi retenue devrait renforcer la charge humaine de l'interprétation, son sens de l'intercession, sa chaleureuse humanité… **Le jeu – inévitable**

des comparaison s’agissant d’une oeuvre si abondamment abordée reste incontournable et souligne les limites de la version Niquet : étriquée, réductrice, certes très accessible. Immédiatement séduisante. Pourtant la nature médiane entre opéra et oratorio, disons drame sacré, doit se réaliser entre les deux registres, ni trop dramatique et profane, ni trop éthéré et abstrait. Pas facile… C’est pourtant au diapason de ce défi de l’entre deux, que l’interprète doit trouver sa « voie » et convaincre.

Ainsi écoutez celle autrement inspirée, – habitée de **Christopher Hogwood**, citée dans la notice (et vite expédiée voire minorée), ou mieux, joyau d’un coffret récemment édité par DECCA et dédié aux oratorios de Haendel : **Trevor Pinnock** ose des tempi ralentis, au souffle suspendu qui fait surgir dès le premier air pour ténor, ce mystère de l’incarnation qui exprime et rend palpable le souffle divin qui traverse tout le cycle.
Chez Niquet rien de tel sinon le drame de l’opéra. Est ce suffisant pour un oratorio anglais de Haendel où pèse à part égale, la spiritualité et l’action dramatique ?

Messie / Messiah trop prosaïque ?



Même sur le plan de l'intelligibilité et de l'articulation instrumentale, Hogwood semble investi par ce souffle spirituel qui manque trop à la direction très prosaïque du chef français. Ecoutez Howard Crook dans « *Every Valley* » : la diversité et la richesse des couleurs, le naturel des nuances, l'élégance de l'anglais sont absents dans la ligne vocale (et les vocalises expédiées du soliste chez Niquet). Même **Katherine Watson manque singulièrement de sobriété** comparée à sa consoeur Arleen Auger dont le legato sobre, angélique d'une réelle grâce intérieure se fait regretter là encore. Question de style : pour l'opéra, le drame, l'excès de « pathos » et de théâtralité (et parfois le maniérisme contorsionné.., Niquet est fait pour vous. Ce trop plein de lyrique, ce débordement opératique (avec de surcroît une prise de son du choeur, épaisse qui n'est pas valorisant pour l'effort du choeur) devient difficile. En général la prise de son trop réverbérée fait perdre la lisibilité du contrepoint choral (fugues souvent savonneuses), un contresens à la volonté d'expressivité défendue ailleurs.

Poursuivons notre écoute. Sur le cd2, malheureusement **Anthea Pichanick étale un contralto terre à terre, prosaique et finalement laid,** d'une articulation trop vulgaire pour l'édification morale du sujet (n°23 : « He was despised »). D'autant que la tenue de l'orchestre derrière son élocution plate, n'est qu'illustrative, – à 1000 lieues de l'élégance que savait insuffler ici un Christie.
Enfin c'est l'air de la soprano I (ici **Sandrine Piau**), qui dans le début de la PART III (I know that my Rdeemer liveth) inscrit et synthétise les arguments et les limites de la présente lecture : à ce degré de perfection vocale et de justesse dans l'intention (fragilité si humaine que sait

distiller la cantatrice), on loue la noblesse et la dignité du geste (car il s'agit bien d'une espérance formulée, celle d'une croyante affirmant la certitude de la croyance au delà de la pourriture de son corps), mais la direction derrière la soliste se montre si peu nuancée, elle aussi prosaique et rien que narrative.I l faut écouter toute l'articulation ciselée que savent apporter et cultiver les autres chefs, cités ci dessous, infiniment plus inspirés. Même sentiment et plus attristé par le n°28, et l'air de libération voire de révélation que doit instiller le soprano II (ici Katherine Watson) : son beau timbre accuse des aigus déjà courts et usés, et une intonation qui n'exprime en rien la richesse de l'expérience spirituelle qu'évoque le texte. La chanteuse chante mais n'exprime rien sinon un beau chant (nasalisé quand même) qui s'écoute pour lui-même.
Même cette incisivité parfois fulgurante de Pinnock semble définitivement perdue.
Pour une autre perception plus énigmatique, spirituelle, plus naturelle, et d'une inénarrable inspiration perdez vous dans les versions de **William Christie**, Paul McCreesh (geste élégant, présence du mystère). Ici où est l'éloquence du geste, le secret et l'énigme de la foi triomphante ?
Car à travers les 3 parties, Haendel réussit un tour de force en révélant peu à peu, par le choeur et les solistes, la force de la foi révélée, incarnée, explicitée. Une lecture qui laisse un sentiment d'inachevé, d'inapprofondi. Dommage que l'ensemble fondé par Niquet ait choisi cet enregistrement pour célébrer par le disque ses 30 ans… prise de son épaisse, plateau en déséquilibre ou si peu traversé par le doute et la question spirituelle du texte, orchestre articulé mais strictement illustratif. Si l'on compare avec l'ensemble de Bill Christie (incontournable chez Haendel d'où notre comparaison), pas un manquement à sa ligne esthétique depuis sa création : de la finesse et du mystère (éléments clés chez le Saxon, surtout dans le Messie, comme dans la Messe en si). Peut on en dire autant des effectifs ici réunis ?

_____

CD, critique, compte-rendu. MESSIAH 1754, Le Messie (Niquet). 2 cd Alpha – enregistrement réalisé à Paris, ND du Liban, décembre 2016 – Piau, Watson, Pichanick, Charlesworth, WOlf – Le Concert Spirituel – Hervé Niquet (2 cd Alpha 362).

CD, compte rendu critique. Debussy: Pelléas et Mélisande, Kozena, Gerhaher… Rattle / LSO (3 SACD hybrid + 1 Pure Audio Blu-ray LSO janvier 2016)



CD, compte rendu critique. Debussy: Pelléas et Mélisande, Kozena, Gerhaher… Rattle / LSO (3 SACD Hybrid + 1 Pure Audio Blu-ray LSO janvier 2016). La riche matière musicale portée par le formidable orchestre de Debussy exprime le monde létal, agonisant d'Allemonde: un vacuum suspendu entre évanouissement et anéantissement. Ce milieu où se fixe un temps, l'impénétrable Mélisande qui ne sait pas ce qu'elle dit, s'inscrit dans le mystère, c'est comme un trou noir, un temps et un espace inconsistant, qui passe, se transforme, meurt, réapparaît toujours sans forme ni but

francs. L'imprécision règne. Toute la direction de **Simon Rattle** pilotant le somptueux LSO **LONDON SYMPHONY ORCHESTRA** contient cette couleur permanente de la malédiction et de la disparition. Un monde clos et énigmatique dont pourtant il éclaire le tissu sonore en en révélant la subtile filiation avec l'indéterminé wagnérien, en particulier avec l'étouffante et l'hypnotique texture de Parsifal. Les incroyables cordes du LSO regardent même du côté de la langueur tristanesque. Debusyste et wagnérien, Rattle éblouit littéralement dans ce jeu en résonances multiples qui enrichit considérablement le propos de Debussy sur le plan orchestral. La puissance suggestive des instruments gagne en connotation de mort et en onirisme aussi. C'est bien la toute la réussite de cette version captée sur le vif (janvier 2016) à Londres et est le premier enregistrement du chef comme directeur musical du LSO.

Ce Pelléas in live, était mis en scène avec beaucoup de goût et d'ellipses par Peter Sellars. Mais le travail sonore qui émane de l'enregistrement rend compte de cet univers musical qui aime l'ombre et la pénombre, interstices propices au dévoilement d'hypothétiques secrets.
Au centre de ce théâtre sonore où ce qui se voit ne compte que par ce qu'il cultive l'invisible, la princesse Mélisande, sirène et Prêtresse de ce grand rituel du mystère et de la violence : en elle, par elle se concrétisent les menace et les obsessions que perpétuent de façon impuissante et maladive tous les personnages de cette famille figée, pétrifiée en une langueur immobile.

Subtile plus sombre qu'interrogative, **Magdalena Kožená**, exprime le venin de l'inéluctable et la morsure de la fatalité, elle aime Pelléas sans l'aimer vraiment et reste d'une épaisseur fascinante dans ces confrontations avec Golaud. Nous sommes a contrario des Mélisande plus lumineuse mais distanciée des récentes Deviehle ou Petibon.

Le Golaud parfois trapu et bestial de **Gerald Finley** creuse d'autant plus l'impuissante agitation de l'époux de Mélisande

que son jeu reste uniforme, comme désincarné, seulement habité par le doute et le soupçon. Il est subtilement hors de l'action et ne comprendra jamais celle qu'il a épousé.
Évanescent entre deux réalités toujours sur le départ, **le Pelléas du baryton Christian Gerharer éblouit lui aussi** par l'élégance de son chant d'une finesse féline absolument captivante même si parfois le médium éprouvé dans certains aigus, éreinte un français pourtant à l'articulation remarquable.

A l'inverse, Selig inscrit sa prosodie de sépulcre dans ce réseau souterrain à l'activité permanente et invisible, et Fink lectrice de la lettre achève ce tableau des miroitements sourds et crépusculaires.



Seul ombre faillible dans cette fresque des ombragés, d'une rare cohérence, le rôle travesti d'Yniold chanté par le jeune Elias Madlër perce la fascinante toile par des stridences inopportunes et un français pour le moins imprécis. Pour son premier enregistrement comme directeur musical du LSO, Simon Rattle en remarquable dramaturge de l'instant, réussit brillamment l'épreuve de ce feu orchestral, de ce baptême symboliste et onirique puissant où les petits détails pèsent autant que l'architecture globale du psychisme miroitant.

_____

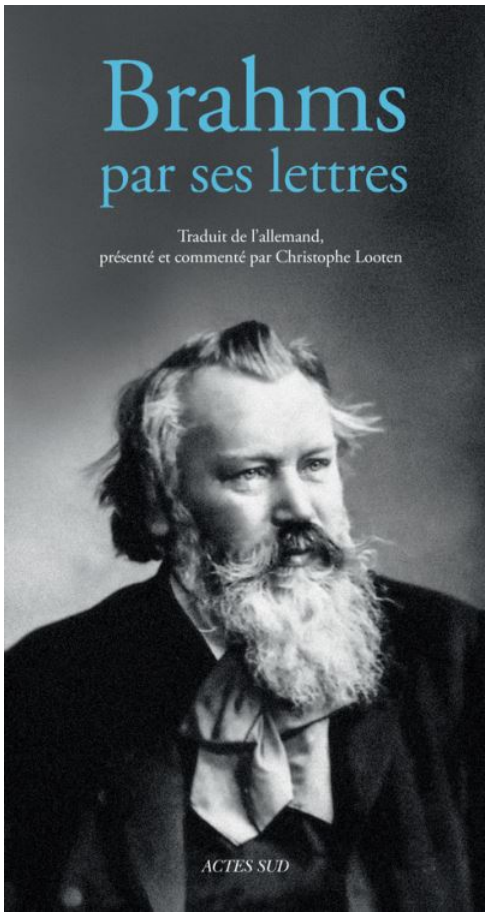
CD, compte rendu critique. Debussy: Pelléas et Mélisande, Kozena, Gerhaher… Rattle / LSO (3 SACD hybrid + 1 Pure Audio Blu-ray LSO janvier 2016)

Mélisande : Magdalena Kožená
Pelléas : Christian Gerharer
Golaud : Gerald Finley
Geneviève : Bernarda Fink

Arkel : Franz-Joseph Selig
Yniold : Elias Madlër
Le Berger / Le Médecin : Joshua Bloom
London Symphony Orchestra
London Symphony Chorus
Direction musicale : Sir Simon Rattle
Enregistré au Barbican Centre, Londres, janvier 2016

3 CD + 1 Blu RAY Pure Audio LSO

LIVRE événement, annonce. BRAHMS par ses lettres (Editions Actes Sud)



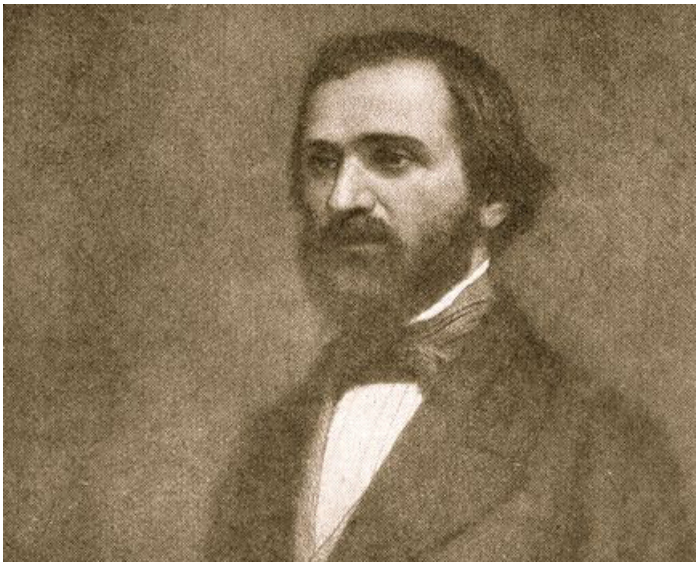
LIVRE événement, annonce. BRAHMS par ses lettres (Editions Actes Sud). Première traduction française, présentée et commentée par **Christophe Looten**. Johannes Brahms est l'auteur de près de 7000 lettres, dont il n'existait pas de traduction en français. Christophe Looten, auteur d'ouvrages reconnus sur Wagner, propose de combler cette lacune avec cette passionnante anthologie, « Johannes Brahms par ses lettres ». Les éléments ainsi accessibles renseignent la vie, la pensée et le travail d'un compositeur réservé, souvent silencieux et d'un contact jamais spontané ou immédiat. Le secret et la pudeur font partie de ses modes de communications habituels. En parole ou à l'écrit, Johannes développe peu, va à l'essentiel : ses lettres sont souvent courtes mais denses. La première traduction d'un corpus important de lettres reprécise des pans entiers de sa personnalité, dans l'intimité de son écriture, à travers sa correspondance littéraire avec ses proches et ses amis (dont Joseph Joachim, Joseph Viktor Widmann, Edouard Hanslik,…), ses relations de travail… Parmi les thèmes et sujets essentiels, ainsi richement évoqués, de l'intérieur : la fin de Robert Schumann, la relation passionnée à Clara Schumann, les brouilles de Brahms, Brahms et l'argent, la postérité, la mort… / Intéressant et surprenant : le chapitre sur « Brahms à la recherche d'un livret d'opéra »… Critique complète du livre « *Johannes Brahms par ses lettres* », dans le mag cd dvd livres de classiquenews le 20 octobre 2017.

_____

LIVRE événement, annonce. Johannes Brahms par ses lettres par

CHRISTOPHE LOOTEN (Éditions Actes Sud) – Octobre 2017 / 11,5 x 21,7 / 496 pages – ISBN 978-2-330-08033-4 – Prix indicatif : 23, 90€

Compte rendu, opéra. Parme, le 5 octobre 2017. Verdi : Falstaff : de Candia… Frizza / Spirei.



Compte-rendu, opéra. Parme, le 5 octobre 2017. Verdi : Falstaff : de Candia… Frizza / Spirei. Nation profondément mélomane, l'Italie encourage sa jeunesse à se cultiver. Si de nombreux jeunes italiens ne sont pas spécialement attirés par l'art lyrique, ils reçoivent une solide formation culturelle et musicale dès leur plus jeune âge. D'autre part, tout au long de la saison parmesane des spectacles sont organisés pour les tous petits (à partir de 3 ans) et pour les adolescents autour des œuvres programmées au Teatro Regio. En plus de ces introductions aux spectacles, les deux dernières répétitions, la colonelle et la générale sont ouvertes au public, dont l'une, la colonelle, aux jeunes de moins de trente ans. C'est donc une batterie de mesures qui sont mises en place à destinations des publics les plus jeunes, pour leur permettre d'accéder très tôt à la culture

sous toutes ses formes. Et d'ailleurs, un spectacle pour les tout petits, de 3 à 6 ans, était organisé autour de Falstaff le vendredi matin (le 6 octobre) en fin de matinée. Les bambins sont venus nombreux en famille ou avec leurs instituteurs.

Falstaff : Les joyeuses commères de Windsor arrivent au Teatro Regio de Parme

Comme en 2016, les responsables du Teatro Regio de Parme ont programmé quatre opéras dont deux raretés. Falstaff est l'ultime opéra de Giuseppe Verdi (1813-1901). Pour terminer sa longue carrière, le vieux maître se lance dans un style qui ne lui est pas habituel : la comédie. Avec son librettiste, Arrigo Boito, qui est aussi un compositeur reconnu, il utilise deux pièces de William Shakespeare : Les joyeuses commères de Windsor et Henri IV. Après le Falstaff de 2013, mis en scène et chanté par Renato Bruson, voici en octobre 2017, une nouvelle production qui réunit une distribution presque exclusivement italienne, menée par Roberto de Candia en grande forme.

Falstaff n'est pas de ces opéras faciles à mettre en scène, tant il ne faut pas verser dans l'excès : pas trop d'effets de manche, mais pas non trop de lenteurs. L'ultime chef d'œuvre de Verdi est plein de vie, et les quelque moments plus lents, notamment lorsque Falstaff rentre chez lui après son bain forcé dans la Tamise, sont autant de pièges tendus au metteur en scène. **Jacopo Spirei** parvient à éviter les obstacles et donne une lecture réussie de Falstaff sans verser dans l'excès. Il est aussi aidé par une distribution de comédiens chanteurs qui se connaissent bien et qui utilisent ses

indications pour en rajouter sans exagérer dans un sens ou dans l'autre. Nous regrettons quand même que les costumes et les décors soient contemporains ; en effet, les costumes ne sont pas forcément très adaptés à chacun, notamment Nanetta qui paraît bien disgracieuses en jupes trop courtes et vilains collants. Et Falstaff si fier de son rang de chevalier se retrouve privé de son épée. Quant aux maisons, elle n'ont rien de maisons correspondant au statut des grands bourgeois du XVIe siècle. Seul le parc mérite l'attention, encore qu'il soit incompréhensible que la chambre des Ford reste en place et que la maison de Meg ne disparaisse pas complètement.

Vocalement, la distribution réunie pour cette nouvelle production est excellente. **Roberto de Candia** que nous avions apprécié en Fra Melitone (La forza del destino, festival Verdi 2014) revient sur la scène du Teatro Regio pour incarner Falstaff. Excellent comédien, il passe de l'espoir le plus fou à la tristesse la plus profonde, et du grand amour à la sérénité une fois assimilée la leçon que voulaient lui donner les joyeuses commères. Bien qu'il n'ait que des ébauches d'air « Ehi paggio … L'onore ! Ladri ! » au premier acte et « Mondo ladro ! Mondo rubaldo ! Reo mondo ! » au troisième, il les interprète sans faiblesse passant de l'indignation à la tristesse; la duperie des commères qui le jettent dans la Tamise avec le linge de la maison ne le met pas en colère mais suscite une réelle incompréhension, avec une aisance certaine.

Annoncée souffrante dès le début de la soirée, **Amarilli Nizza campe une Alice Ford drôle**, fourbe, retorse au caractère bien trempé. Déterminée à punir Falstaff de sa forfanterie et à se venger de Ford, un peu trop jaloux et autoritaire, la femme courtisée et l'épouse vengeresse leur donne leçon sur leçon jusqu'à ce qu'ils comprennent que c'est elle qui décide et pas eux. Vocalement, si elle a pu être malade, cela n'est pas si évident tant elle passe d'un registre à l'autre sans effort ; tout au plus reste-t-il quelques scories du virus qui l'a

handicapée le soir de la 1ère, sans plus. **Giorgio Caoduro** qui incarne Ford, réalise une prise de rôle idéale. Il a exactement la voix du personnage et s'il se montre jaloux, retors et sans scrupules, il a bien du mal à rivaliser avec Alice qui lui inflige quelques cuisantes leçons de savoir-vivre. Aux cotés du couple infernal, se trouve **la Mrs Quickly de Sonia Prina**. Aussi infernale, dans le bon sens du terme, que Ford et Alice, elle se délecte de tous les mauvais tours qu'elles jouent toutes ensemble à Falstaff et à Ford en servant de messagère auprès du premier et de chaperon bienveillant auprès de Nanetta et de Fenton au détriment du second ; allant même jusqu'à faire changer de costumes Nanetta et Bardolfo juste avant la cérémonie voulue par Ford. Prina maîtrise parfaitement son instrument sans jamais forcer ni tenter de grossir une voix naturellement sombre. La Meg Page de **Jurgita Adamonyte** n'est pas en reste pour se venger de Falstaff, ce « balourd » qui la courtise en même temps qu'Alice, adressant aux deux femmes une lettre d'amour identique en tous points. Vocalement Adamonyte ne démérite pas ; la voix est saine large, parfaitement maitrisée. Si **la Nanetta de Damiana Mizzi** ne manque ni de piquant ni de caractère, son amoureux, le Fenton de Juan Francisco Gatell paraît plus en retrait avec une voix un peut courte pour une salle pourtant de taille moyenne (1200 places). Grégory Bonfatti (Docteur Caius), Andrea Giovanini (Bardolfo) et Federico Benetti (Pistola) complètent avec bonheur une distribution qui n'a rien à envier à celle de 2013.

Dans la fosse, la Filarmonica Arturo Toscanini est dirigée par **Riccardo Frizza**. La musique pétillante de Verdi est fort bien interprétée, même si on peut regretter qu'à une ou deux reprises l'orchestre ait couvert les chanteurs, à commencer par Gatell. Quant au chœur, il est une fois de plus excellent, malgré un finale un peu ridicule.

Cette nouvelle production de Falstaff qui ne manque pas de qualités, en grande partie grâce aux chanteurs, gagnerait des

précieux points avec des costumes mieux adaptés (surtout pour Nanetta, bien mal servie) et des décors plus adéquates.

_____

Parme. Teatro Regio, le 5 octobre 2017. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Falstaff, opéra en quatre actes sur un livret d'Arrigo Boito d'après Les joyeuses commères de Windsor et Henri IV de William Shakespeare. Roberto de Candia, Falstaff, Amarilli Nizza, Alice Ford, Giorgio Caoduro, Ford, Damiana Mizzi, Nanetta, Francisco Gatell, Fenton, Sonia Prina, mrs Quickly, Jurgita Adamonyte, Meg Page, Grégory Bonfatti, Dr Caius, Andrea Giovanini, Bardolfo, Federico Benetti, Pistola. Filarmonica Arturo Toscanini, choeur du Teatro Regio de Parme, Riccardo Frizza, direction. Jacopo Spirei,mise en scène, Nikolaus Webern, scénographie, Silvia Aymonino, costumes; Fiametta Baldisers, lumières.